

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

Inv. 6160

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON



*Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs
(ROUGET DE L'ISLE)*

*Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.*

(FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -:- SAINT-PIERRE

L'AVENIR NE NOUS FAIT PAS PEUR

Déclare le Chef du Gouvernement Français au cours d'une allocution prononcée le 25 avril 1945 au micro de la Radio-diffusion française à Paris.

« La guerre se poursuit. Bien que chaque jour, sur tous les fronts, les armées alliées remportent d'éclatants succès, la lutte reste dure et sanglante. Au milieu des ruines et du désarroi, les S.S. dans les campagnes ennemis, continuent à se battre pied à pied. Tout se passe comme si les combats devaient se prolonger jusqu'à ce que la dernière troupe allemande ait été anéantie sur sa dernière position. Les philosophes, les historiens discuteront plus tard sur les raisons de cet acharnement qui mène à la ruine complète de ce grand peuple coupable, certes, et dont la justice exige qu'il soit châtié, mais dont la raison supérieure en Europe déplorait qu'il fut détruit.

Demain, nous ferons mieux encore, tandis que notre pays reprend en main sa bonne épée et qu'il retrouve lentement les éléments de son activité économique, non sans surmonter de durs obstacles. Pour aujourd'hui, se conjuguant avec les charges pesantes de la guerre, ce sont le manque de charbon, le manque de transports, le manque d'importations, sans compter les destructions des ressources; demain se feront sentir l'insuffisance de la main-d'œuvre, la médiocrité de l'outillage, défaut de capitaux. La bataille pour la reprise économique est, dès maintenant, engagée; ce sera une dure et longue bataille comme auront été celles de nos armées. L'ère de gêne, de sacrifices, de restrictions, de lourds impôts est loin d'être prêt de son terme. Seulement, on peut constater qu'au lieu de flétrir sous la charge et de nous abandonner au bon plaisir du destin, nous entreprenons la tâche avec assez de courage. Ayant l'inventaire constamment sous les yeux, je puis dire au pays que le redressement est, sans nul doute, commencé. Il y a quelques progrès dans la quantité de charbon, dans le total des moyens de transport, dans le tonnage des importations dont nous pouvons disposer. Le chômage di-

minue. L'amélioration est sensible dans la métallurgie, des textiles, des bois, du caoutchouc pour les automobiles et dans les autres branches de l'industrie, sans parler, bien entendu, de la fabrication de l'armement. Les ports de Marseille, du Havre, de Rouen, de Calais, de Dieppe, de Sète, de Port Vendres et bientôt, de Bordeaux sont en état. A ce point de vue, nous bénéficions, d'ailleurs, de l'effort que déploient nos alliés américains, dans l'intérêt de la bataille commune. Quant à notre agriculture, le moment vient où nous allons être en mesure de lui procurer un peu d'outillage et lui fournir complètement la main-d'œuvre dont elle a si grand besoin.

Nous pouvons compter que, dans l'ensemble, les populations des régions ou des lieux sinistrés auront de quoi s'abriter avant que vienne l'hiver prochain. Evidemment, rien ne serait possible en fait de reprise économique sans l'action directrice de l'autorité publique et sans une situation d'ordre intérieur et de paix sociale.

Nous eumes et nous avons encore beaucoup de mal à établir une administration générale et locale qui soit en mesure d'effacer les traces des S.S. Le Gouvernement ne cacha jamais les difficultés qu'il rencontra à cet égard. Mais je puis avec quelque raison déclarer que les choses, sans être idéales fonctionnent maintenant normalement, même dans les administrations, qu'il fallut créer de toutes pièces. D'autre part, les élections municipales provisoires que nous sommes sur le point de faire, conformément au plan prévu, vont rendre aux communes leur administration responsable et traditionnelle. Les élections vont s'accomplir comme il convient au peuple que nous sommes, librement, dignement et tranquillement. A moins d'un arrêt subit et prochain des hostilités, elles seront suivies des élections pour les conseils généraux. Plus tard, quand seront rentrés chez eux tous les hommes détenus par l'ennemi, quand nous aurons pu rendre leurs foyers à la plupart des mobilisés, quand la nation aura eu le loisir de mesurer où l'

en est, nous pourrons réfléchir à son avenir, alors nous pourrons faire, en toute conscience, des institutions démocratiques et sociales nouvelles, appropriées aux conditions de vie des états modernes. Je n'ai, pour ma part, aucun doute que la 4^{me} République Française sera une grande réussite, car, pour avoir beaucoup souffert, nous avons beaucoup appris.

C'est parce que le développement de notre puissance matérielle et le rétablissement de notre équilibre politique et social paraissent, chaque jour, plus assurés, que nous prenons, peu à peu, notre place dans un monde où il fut un temps, *nous étions avec les premiers*. Nos principaux amis ne discernèrent pas encore la nécessité de traiter avec nous des affaires essentielles de la terre, de la même façon qu'ils traitent entre eux. Mais, il apparaît déjà que le monde n'a rien à gagner dans cette façon de procéder. Nous avons toujours pensé et nous avons toujours dit, qu'il n'y aura de règlements valables qu'en présence et qu'avec le concours de la France. Rien de ce qui fut essayé jusqu'à présent, dans d'autres conditions, ne paraît de nature à nous faire changer d'avis.

Pour ce qui nous concerne nous-mêmes, au sujet de la sécurité de nos frontières et pour l'avenir de l'union française dans les cinq parties du monde et pour nos droits et nos devoirs séculaires dans les diverses autres régions, certaines idées bien arrêtées, dont les événements prouvent qu'elles étaient dans l'intérêt de tous, ont

pu être réalisées. Pour ce qui se rapporte aux autres, soit en Europe, soit en Afrique, soit en Orient, soit dans le Pacifique, nous considérons que le sort d'aucun ne sera réellement fixé sans que la France soit mêlée, de manière directe, à ce qui devra être discuté et convenu sur ce sujet. Enfin, nous sommes assurés que l'organisation du monde, dont la conférence qui s'ouvre ébauchera la première esquisse, devra, à l'avenir, être bâti sur des bases réalistes qu'aura révélées cette guerre quand elle sera terminée et impliquera nécessairement la participation éminente de l'Europe et par conséquent la France. Ainsi va s'achever, dans la gloire et la fierté nationales confondues, une fois de plus, avec la Victoire, le droit et le triomphe de la Justice, une lutte qui dura plus de 30 ans, dont, tour à tour, la puissance puis la défaillance enfin le redressement de la France auront été parmi les facteurs essentiels. Maintenant, notre pays, pour marcher vers ses destinées, refait ses forces et ses moyens et regroupe ses enfants, notamment ceux d'entre eux qui purent survivre au martyr de l'ennemi. Au milieu des difficultés qui nous assaillent aujourd'hui, et nous savons que nous les étreindrons longtemps, nous mesurons les raisons décisives qui doivent nous donner en nous mêmes une confiance inébranlable. Puisqu'une incroyable série d'épreuves sans précédent ne peut empêcher la France de reparaître intacte et vaillante, nous pouvons lever la tête et regarder l'horizon, l'avenir ne nous fait pas peur.

HEURES HISTORIQUES

La quinzaine que nous venons de vivre est fertile en événements considérables, prodigieux, magnifiques; événements qui apportent au monde libre la certitude que les sacrifices consentis par les peuples n'ont pas été vains; événements qui plongent toutes les nations épries du même idéal de Justice et de Liberté, dans la joie et l'allégresse.

Pendant qu'à San-Francisco, les représentants des peuples au combat établissent les bases solides d'un organisme international, capable de s'opposer dans l'avenir à un agresseur éventuel et s'efforcent de fonder l'ordre mondial de l'après-guerre sur la morale et la confiance mutuelles, en banissant, à tout jamais, les injustices politiques, financières et sociales, et en s'efforçant de répondre au vœu du regretté Président ROOSEVELT, qui désirait que toutes les bonnes choses de ce monde puissent-être le partage d'un nombre sans cesse plus grand des citoyens de tous pays; la nouvelle nous parvient de la capture et de l'exécution du dictateur italien. Celui qui n'a pas hésité à frapper dans le dos la France exsangue, en entraînant son pays en Juin 1940 dans l'aventure tragique reçoit, aujourd'hui, le juste châtiment de ses crimes. Aux dires des témoins, Mussolini n'a même pas su mourir avec courage « Je demande grâce ». - dit-il à ses juges - « Laissez-moi libre et je vous referai l'empire Italien... »

Une autre nouvelle nous rapporte que, fidèle à ses traditions, la France, dans le calme et dans l'ordre, est allée dimanche aux urnes pour élire ses conseils

municipaux. Par son vote, la Nation Française a condamné unanimement ceux qui doulèrent du destin de la Patrie et renierent les traditions démocratiques, et, fidèle à son passé, s'est prononcée pour un programme de rénovation Nationale et des réformes de structure.

Les Alliés occupent Munich, deuxième capitale du Reich Allemand, la ville qui fut le berceau et le symbole du nazisme; les Russes entrent à Berlin et plantent le drapeau soviétique sur ce qui reste du reichstag. Toutes ces nouvelles déferlent sur nous à des intervalles de plus en plus rapprochés au risque de nous couper la respiration.

Mais la nouvelle qui fut accueilli à Saint-Pierre, avec le plus de joie; la nouvelle que le monde entier attendait fébrilement parce qu'elle doit signifier la Victoire et la fin à brève échéance de la guerre en Europe; c'est l'annonce, faite simultanément par tous les alliés du fait historique capital que représente pour le monde libre la jonction, au cœur de l'Allemagne des armées alliées de l'Ouest avec celle de l'Est.

Les gouvernements de Londres, de Moscou et de Washington publièrent, le 27 avril dernier, le communiqué suivant:

« Le 25 avril, à 16 heures, un contact solide fut établi à Torgau sur l'Elbe, au nord-est de Leipzig, entre les unités soviétiques et américaines. Les commandants de la 69^{me} division d'infanterie américaine et la 58^{me} division de la garde soviétique se rencontrèrent à

Torgau, où ils examinèrent la question d'échange de prisonniers de guerre libérés.»

Et voici ce que fut cette rencontre historique, d'après le récit du lieutenant américain Robertson, le premier officier américain qui échangea une poignée de main fraternelle avec son allié l'officier Russe.

Le lieutenant Robertson quitta, à la tête de son unité, la ville de Wurzen le 25 avril au matin. Comme il était interdit d'emprunter la route directe menant à Torgau, les hommes de Robertson firent un crochet pour rejoindre l'Elbe et remontèrent, ensuite, le cours de ce fleuve. Arrivé à Torgau à 13 h. 30 la patrouille trouva la ville en flammes. Les batteries soviétiques tiraient sur quelques francs-tireurs isolés, dissimulés dans les ruines, et qui lâchaient de temps en temps des rafales de mitrailleuses sur les américains. Les habitants Allemands rencontrés par la patrouille dirent au lieutenant que les Russes se trouvaient à quelques kilomètres au nord de la ville.

« Nous sortimes de la ville — raconte le lieutenant Robertson — et en arrivant à un château, je grimpais sur le sommet de la Tour où je déployais le drapeau américain. Brusquement j'ai aperçu les Russes qui criaient sur l'autre rive de l'Elbe. J'ai envoyé aussitôt chercher des prisonniers libérés parlant le russe. Ils appellèrent les Russes, leur disant: «Camarades! ne tirez plus. Ici, Américains».

Les Russes lancèrent alors une fusée, signal convenu de la jonction des deux armées. Un peu plus tard, sautant, tant bien que mal, sur les débris d'un pont que les Allemands avaient fait sauter je me suis présenté à un officier Russe venu à ma rencontre. Il était environ 16 heures. Nous nous félicitâmes réciproquement et échangeâmes nos noms. Entre temps, les soldats soviétiques avaient traversé l'Elbe dans une chaloupe et se joignirent à mes soldats. Ils apportaient avec eux des victuailles prises aux allemands, des barils de vin et de la vodka. Américains et Russes, fraternellement mêlés nous bûmes abondamment pour célébrer cet heureux événement, ne manquant pas de briser nos verres après chaque toast, selon la coutume slave. Nous manifestions notre joie comme nous le pouvions, tirant des salves, chantant et riant. Puis, l'officier Russe prit place dans ma « jeep » et je le conduisis au P.C. de ma division où la rencontre des commandants Américains et Russes du secteur de Torgau devait avoir lieu le lendemain ».

Le 26 avril 1945, les rives ensoleillées de l'Elbe furent témoin d'un grandiose spectacle. Un banquet réunissait les combattants alliés à la même table. Les drapeaux des nations unies clacquaient fièrement au dessus des foules joyeuses, les cinéastes et photographes parcouraient les rues en prenant les images dans le but de faire partager au monde entier l'allégresse ressentie par les combattants; les soldats fraternisaient, chantaient, riaient, gesticulaient; la brise apportait les flots de musique. Les orchestres militaires jouaient des airs nationaux; les chœurs russes chantaient au son de l'accordéon; une exhibition de danses nationales Russes remporta, tout particulièrement, les suffrages des Américains qui, en signe de contentement, tirèrent de nouvelles salves....

Et, conclut le témoin — Cette explosion de joie, que nul ne pourrait rendre, semblait être le gage de la paix du monde -

Chacun comprenait que la jonction des armées alliées au cœur de l'Allemagne signifiait la fin de la guerre en Europe et le début d'une ère nouvelle basée sur la compréhension des peuples, unis par le même idéal.

«Trop tard!»



Le journaliste, Henri Danjou, est allé revivre à Toulon les étapes de la trahison qui nous a coûté, il y a un peu plus de deux ans, le tiers de la flotte française. Nos bâtiments avaient du mazout en quantité suffisante pour pouvoir rallier Alger lorsque l'Allemagne rompit l'armistice. Mais le Führer dépêcha auprès de l'amiral de Laborde, chef de l'escadre, un de ses collaborateurs intimes qui lui dit: «Hitler vous donne sa parole que jamais un seul de ses marins n'occupera vos bateaux, s'ils ne quittent pas Toulon!» Et l'amiral de Laborde crut à la parole du Führer!....,

Toulon, novembre 1942.

— Qu'est-ce qui se passe?
— Faites vos sacs.
— On nous débarque alors?
— Obéissez. »

C'est le 16 novembre 1942, deuxième grande date du drame de la flotte française. Le mistral souffle en tempête. Mais la tempête est ailleurs que dans le ciel.

On débarque des équipages. C'est que ce jour là l'Allemagne ayant chassé l'armée française de ses casernes, a trouvé le subterfuge, pour empêcher nos bâtiments de se défendre, de chasser les meilleurs éléments de la flotte sous prétexte de faire assurer la garde terrestre de Toulon.

— Trahison! grondent les marins.

La colère gagne de proche en proche, du «Strasbourg» au «Colbert», au «Volta». On se bat presque à bord du «Strasbourg». Laborde fait interner et punir 200 marins et plusieurs officiers de son bateau amiral, punir d'autres marins et d'autres officiers sur le «Colbert». Il rassure les hésitants.

— Vous n'avez pas affaire à des traîtres, voyons!

La provision de mazout, qui était insuffisante le 12 août et que Laborde estime encore assez importante pour aller attaquer une escadre anglaise à Malte, diminue. On attend qu'elle s'épuise. Il sera impossible aux marins de rallier Alger. Enfin, le 24 novembre, le premier ordre de suicide arrive de Paris, un ordre de Pierre Laval, transmis aux équipages par Laborde et Marquis.

— Eteignez les feux!

La dernière étincelle de vie qui peut sauver les bâtiments est éteinte. Et, au même moment, les régiments de chars blindés allemands se présentent à Sanary et réclament le passage à travers l'hinterland toulonnais.

Le 27 novembre à 3 heures du matin.

Il est trois heures en ce matin du 27 novembre 1942, un grand bruit monte sur les routes du Marquisat. Les troupes allemandes chargées de prendre Toulon se mettent en marche.

Un quart d'heure de chemin seulement! Des gardes mobiles français sont justement de faction dans les gorges d'Ollioules, à l'endroit même où il y a trente quatre ans, la police arrêta l'officier de marine Ulmo. Ils assistent à la ruée, se concertent. Toulon sera bientôt envahi. Il faut prévenir les amiraux.

— J'y vais: dit un des gardes.

La cavalcade des envahisseurs, le rejette dans un fossé, tandis que dans la nuit, il se dirige vers Toulon, sur son vélo aveugle.

— Il faut que j'aille au P.C. du fort Lamalque où se tient l'amiral Marquis, se répète obstinément le garde. Il faut. Les allemands entrent dans Toulon!...

Lamargue enfin! Le fort sommeille. L'amiral Marquis dort. Un quartier-maitre, veille avec les sentinelles.

— Qu'est-ce que tu dis? Les Allemands? Nom de Dieu!

Sans ordre, cet homme du peuple n'attend pas que l'amiral soit prévenu. Il connaît sa consigne. Il lance la fusée verte et rouge, signal de détresse des marins, qui prend, en cette seconde tragique, la signification d'un ordre de mort. Les copains savent ce qu'ils doivent faire.

— Les Allemands! Sabordez!

Vichy appelle.

Ici se situent une série d'appels téléphoniques discutés, mais dont il faudra bien tenir compte, si l'on veut vraiment déterminer les responsabilités qui ont abouti à l'assassinat du bon tiers de la flotte française.

Il est 4 heures 20, le signal de la fusée est parvenu à l'Arsenal. Un chef français à l'arsenal prévient M^{me} Giudicelli, surveillante au Central.

— Tenez-vous à votre poste de combat! Les Allemands entrent dans Toulon! Prévenez les bateaux!

Les téléphonistes qui se reposaient reviennent aux tables de transmission.

— Allô «Strasbourg»! Allô «Colbert»! Allô «Dupleix»!

— Entendu!

4 heures 35! Une sonnerie s'impatiente.

— Ici, Vichy! On vous parle du Cabinet du ministre!

Une voix affairée.

— Donnez nous le 122! Vichy! C'est vous? Les Allemands entrent. Veillez à ce qu'il n'y ait ni sabordage, ni représailles!

Pourquoi Vichy, pour lancer cet ordre de trahison utilise-t-il les ondes téléphoniques alors qu'il existe 250 appareils de radio à bord des bâtiments et qu'un appel par radio serait entendu par toute la flotte? Mais ce serait rendre la trahison publique et une communication téléphonique plus anonyme.

Madame Giudicelli sonne avec insistance le 122, un bureau vide.

— Le commandement ne répond pas!

— Re-sonnez. Bon Dieu!

— Répond pas.

Vichy maintenant de plus en plus impatiemment, rappelle toutes les trois minutes. Le 122 et pour cause, reste muet.

Il demeure muet jusqu'à 5 heures, heure de la première explosion qui secoue la rade encerclée. La flotte

se saborde. Cette fois, Madame Giudicelli assure un bon contact à Vichy.

Sabordez.

5 heures moins 5! 27 novembre 1942. L'amiral Marquis enfin tiré de sa torpeur a alerté radiophoniquement l'amiral de Laborde, et la flotte s'éveille.

— Faites le branle-bas! Equipages partout!

— Paré.

Les équipages mettent leur uniforme n° 1 préparent leurs sacs.

— Allumez les feux!

— On ne peut plus!

— Sabordez!

Déjà les S.S. attaquent l'arsenal, font sauter la porte Castigneau, lancent des échelles. Les pavés de Toulon résonnent du bruit des chars de campagne, des chars de mitrailleuses antiaériennes. La rade est illuminée par l'aurore boréale des fusées éclairantes. Des avions par centaines lancent des mines magnétiques.

— Boum!

Les soutes du «Dupleix» viennent de sauter, ébranlant le dépôt où sont contenues 10.000 tonnes d'explosifs.

Vichy appelle toujours

Le ministre de la Marine à Vichy a enfin obtenu la communication avec le 122.

— Ici, lieutenant-général!

— Boum! Boum! répondent les navires bouleversés par l'explosion, le grondement des canons et l'incendie.

— Je n'entends pas, balbutie l'enseigne de service. Allô! La communication est mauvaise. Vous dites? lieutenant-général? Connais pas! Votre nom? Quelle promotion.

Il vérifie.

Les minutes passent. Boum! Boum! Toujours. Le lieutenant-général s'impatiente.

— Quel idiot! Trouvez-moi un amiral tout de suite. N'importe lequel. Qu'il n'y ait ni sabordage ni représailles!

— Boum! Boum!

— Je ne trouve personne, bégaié l'enseigne. Personne!

Et enfin:

— Trop tard! Les bateaux ont sauté.

Il pleure. Mais il est six heures. L'honneur de la marine est sauf. Des milliers de marins laissent aussi couler leurs larmes, mais ce ne sont pas des larmes de honte!

— Courage, mon petit, dit tout de même le lieutenant-général de la marine.

Des soldats allemands, des S.S. ont envahi le poste de commandement.

L'enseigne pleure toujours dans le téléphone. Il sent des revolvers dans ses côtes. Il pousse un cri, sa réaction de marin.

— Je fais mon service et je vous emm... messieurs!

HENRI DANJOU.



Un héros français le colonel Mary

(Suite)

Pendant des semaines, quand Mary passait, la foudre l'accompagnait. Les centrales sombraient dans les flammes, les pylônes géants s'écroulaient et sautaient les poudrières. Le génie du feu et de l'anéantissement habitait cet homme au large front bombé, aux yeux bruns et lumineux. Le Creusot... Limoges... Reims... Lille... Paris... le clandestin, le traqué, frappait en dix endroits différents et quelquefois dans la même journée. Et partout, il y avait des gardes, des sentinelles, des menaces de l'ennemi. Mary passait à travers, parmi elles, avec sa voiture bourrée de grenades, de dynamite, de crayons explosifs, de plastiques, établissaient ses plans, les exécutait, repartait. Et des cadavres allemands restaient les seuls veilleurs des décombres funestes.

Une fois, sa tentative échoua. Il la recommença dans la même nuit, calculant que l'ennemi ne pouvait lui supposer tant d'audace. Il réussit.

Après quoi, il faisait envoyer à Londres un rapport très bref où rien ne transparaissait de ses méthodes sans cesse renouvelées, de son labeur, de son acharnement, ni des risques encourus. «Objecif atteint.» Cela suffisait pour le compte-rendu.

Mais cela ne suffisait pas à Mary. En plus de sa mission, il faisait un travail que personne ne lui avait demandé, que personne n'avait prévu. Du travail *en passant*, disait-il.

Il passait le long d'une route. On lui signalait des traîtres, des miliciens, des dénonciateurs; il les faisait sauter avec leurs maisons.

Il passait dans une ville. On lui indiquait la demeure du chef de la Gestapo située un peu à l'écart. Il tendait une embuscade avec son équipe qui n'était jamais composée de plus de trois camarades. Il tuait le chef de la Gestapo prenait tous ses papiers, s'en allait dans sa voiture. Les sentinelles allemandes lui présentaient les armes. Il exécuta ainsi *en passant*, et de sa main, plus de soixante ennemis ou agents de l'ennemi.

Quand il eut entièrement accompli la tâche qui lui avait été confiée il retourna en Angleterre en avion clandestin.

A Londres, il reçut de nouvelles armes, de nouvelles instructions et retomba, au bout d'un parachute, sur le sol français.

La mission dont Mary avait cette fois reçu la charge était plus importante encore que la première. Il s'agissait de détruire des barrages et des écluses, de façon à rendre impossible aux Allemands tout transport fluvial vers la Méditerranée. C'était ce chemin que prenaient les sous-marins de poche et d'autres petits bâtiments de guerre plus secrets encore. Mary (avec Jean Goujon) fit si bien que certaines autorités anglaises estimèrent que sans leur travail, le débarquement en Italie n'aurait pu réussir. En même temps, Mary continuait son travail de «passant».

L'exécution de ses plans le menant aux alentours du camp de Mailly, il se rappela que des unités nouvelles de chars y étaient arrivées et que tout le dispositif intérieur en avait été modifié. Il n'avait, en aucune manière, mission de vérifier cela, il n'avait aucune aide

pour l'entreprendre. En bref, ce n'était pas son affaire et pourtant il se présenta au poste de garde et demanda à voir le commandant du camp. Parmi ses faux papiers, Mary avait une carte d'inspecteur de police. Il la montra à l'officier allemand et dit:

— Je suis informé que des terroristes rôdent autour de vous et je vais me rendre compte du dispositif que vous avez adopté pour aider à votre protection.

Le commandant s'épanouit à ce langage. Il aimait les bons Français qui comprenaient où était le salut de l'Europe. Il promena Mary à travers tout le camp. Il fit mieux: il lui montra dans son bureau le plan où étaient portés, dans le plus grand détail, les emplacements des unités, des batteries, des casemates. Et, appelé ailleurs par ses devoirs, il laissa Mary seul pour qu'il puisse étudier le plan à loisir. Mary fit une copie du document et s'en alla. Quelques jours plus tard, cette copie était à Londres. Bientôt, Mary s'y trouvait à son tour.

(A suivre)

LA SCIENCE FRANÇAISE PENDANT LA GUERRE ET L'OCCUPATION

par Louis Lapique, membre de l'Institut.

Au moment de la défaite, la Science expérimentale en France était organisée en vue de la guerre. Le Centre national des recherches scientifiques, préexistant en temps de paix, avait officiellement groupé les laboratoires et les chercheurs qui n'étaient pas mobilisés dans l'armée; un ensemble de recherches était dirigé vers l'utilisation militaire et la couverture des besoins civils. Dès que se produisit la rupture du front, nous reçumes l'ordre de préparer l'évacuation de nos moyens de travail parallèlement à l'évacuation de l'industrie, et quand l'ennemi approcha de Paris, hommes et matériel furent hâtivement envoyés vers des positions de repli.

Cette précaution fut rendue illusoire par les progrès de l'invasion, et la plupart des scientifiques revinrent à leurs emplacements de temps de paix, notamment à Paris.

Pas tous; plusieurs, redoutant avec raison d'être persécutés pour les opinions qu'ils avaient antérieurement manifestées, ou pour leur qualification raciale, s'étaient réfugiés à l'étranger ou en zone non occupée, c'est là qu'ils s'efforcèrent de reprendre leur tâche. L'éminent physicien Langevin était resté à Paris; il fut, sans motif formel, emprisonné, puis mis en résidence forcée à Troyes; là, pas d'expériences possibles, pas de contacts avec d'autres savants. Mais il est un puissant théoricien; avec une feuille de papier et un crayon, il trouva le moyen de faire des études dont nous ne connaissons encore qu'une partie.

Tous, même ceux qui restèrent dans leurs laboratoires et qui avaient conservé ou récupéré leur outillage, se heurtèrent à des obstacles variés: personnel auxiliaire décimé; métaux, produits chimiques, verrerie et céramique, animaux de laboratoire difficiles ou impossibles à se procurer. Mêmes les vulgaires grenouilles, ces patients quotidiens des expériences physiologiques classiques comme des premiers essais pour une question nouvelle, les grenouilles manquèrent et elles manquent encore; elles ont probablement été mangées. Le pire fut la disette presque totale de gaz et d'électricité.

Mais chacun s'acharna à vaincre ou à tourner ces difficultés. Nous éprouvions le besoin d'échapper à l'obsession de la défaite, de l'occupation, de l'avilissement vichysois. (Bien rares furent les collaborationnistes parmi nous.) Et puis nous voulions maintenir la pensée française, et de toutes nos forces, dans notre sphère, montrer qu'elle était toujours là.

Il ne semble pas que les Allemands aient systématiquement cherché à entraver cette activité. Certes, les persécutions contre les scientifiques n'ont pas manqué. 4 membres de l'académie des Sciences, dont 3 avaient dépassé 70 ans, furent emprisonnés à Fresnes pendant 5 semaines, en hiver dans des cellules glacées, au secret et au régime commun. Aucun grief ne fut formulé contre-eux; il s'agissait d'intimider les résistants, en montrant qu'aucune situation ne mettait à l'abri de l'arbitraire de la Gestapo. Il y eu des faits bien plus graves; un nombre non négligeable de professeurs de l'Enseignement supérieur ont été déportés en Allemagne où ils sont encore; c'était toujours raison politique, sympathies communistes, affiliation, réelle ou soupçonnée, à un groupe de résistance — un cours sur l'aliénation mentale où l'on crut saisir une allusion à Hitler — une protestation médicale documentée contre l'insuffisance du ravitaillement. Deux jeunes physiciens très distingués, Hollweck et Solomon, furent l'un fusillé, l'autre torturé à mort.

Nous étions loin du recueillement de la tour d'ivoire. Les perquisitions renouvelées, les visites nocturnes de la police maintenaient une inquiétude permanente. Cela n'empêchait pas l'action clandestine, l'impression de journaux dans les sous-sols, la fabrication d'engins, notamment des bouteilles incendiaires qui ont joué un rôle important dans la libération de Paris. D'autre part, nous suivions passionnément la radio de Londres, avec la crainte d'être entendu, et dénoncés par des voisins.

Et puis, préoccupation quotidienne de trouver n'importe quoi de comestible pour ajouter à nos insuffisantes rations alimentaires. Ma famille et moi avons mangé tous les chiens sacrifiés dans mes expériences de physiologie.

Malgré tout, je peux dire qu'on a réussi à faire du bon travail scientifique en France pendant ces 4 années. Mais les Allemands avaient pris des mesures efficaces pour restreindre la diffusion des résultats. D'abord, bien entendu, interdiction de rien publier sous une signature juive ou avec la collaboration d'un juif. Interdiction à un franc-maçon de diriger une revue ou de présider une Société; les Allemands, il faut le dire, se sont défendus d'être pour rien dans ces dernières prescriptions. « Ça, c'est Vichy », disaient-ils. Interdiction des Sociétés faisant de la vulgarisation. Quant aux Sociétés purement scientifiques, elles furent en général tolérées, mais avec une réduction considérable du nombre de séances.

La grosse question fut le papier. La matière effectivement peu abondante; ce fut un prétexte pour restreindre les publications je dis: prétexte, car on était submergé de journaux et brochures germanophiles, sans parler d'une débauche d'immenses affiches de propagande. Mais pour les journaux scientifiques et les comptes-rendus des Sociétés, un strict contingentement ne permettant que la moitié, le quart au moins de pages normales. En particulier, au Bulletin de la Société de

Biologie, l'organe français le plus important dans ce domaine, il devint impossible d'accueillir toutes les communications, et celles qui furent insérées étaient réduites à des dimensions squelettiques. L'Académie des Sciences, dut réduire la longueur de ses Notes un peu moins parce qu'elle fit déborder la typographie sur ses grandes marges traditionnelles.

D'autre part l'imprimerie était gênée et ralentie par le manque de gaz et d'électricité. Les séances de l'Académie pour le mois de janvier viennent tout juste de paraître.

Le plus grave, c'est que nous ne savons pas si nos résultats ont pu atteindre les collègues étrangers. Nos éditeurs ont fait l'impossible pour les leur faire parvenir. Dans quel mesure ont-ils réussi? Notre travail va-t-il rester sous le bûcheau? Les savants de telle ou telle contrée qui recevront en paquets ces publications de misères accumulées pendant 4 ans auront-ils le courage de les lire? Je leur demande en grâce de faire en ce sens un effort. Nous l'avons mérité et je crois sincèrement qu'il y a beaucoup de bon grain à glaner en grappillant ces maigres gerbes.

Les événements de la Quinzaine

Chronique politique :

a) Activités du gouvernement :

Le conseil des ministres s'est réuni le 20 avril; au cours de cette réunion, la question des salaires et des prix fut évoquée. Il fut décidé en outre que chaque prisonnier ou déporté recevra à son retour en France une prime d'accueil de 1.000 francs et aura droit à un congé de libération offert par l'Etat. Les déportés politiques toucheront une prime supplémentaire supérieure à 2.000 francs. Enfin Monsieur Parodi présenta une ordonnance visant à réaliser la fusion des organisations des Anciens combattants.

Le 24, Monsieur Diethelm rendit compte au Conseil des dispositions prises pour l'administration provisoire des territoires allemands conquis par les troupes françaises. De son côté M. de Menthon soumis à l'approbation du gouvernement un projet d'ordonnance autorisant l'annulation de certaines condamnations prononcées sous le régime de Vichy.

Le 27, le Conseil fut retenu par la situation créée à Stuttgart par l'initiative du Commandement des Etats-Unis tendant à substituer un gouvernement militaire américain au gouvernement militaire français. En attendant qu'un accord soit intervenu délimitant les zones d'occupations, il fut décidé que les troupes françaises seront maintenues à Stuttgart. Le Gouvernement adopta ensuite une ordonnance réglant définitivement le problème de la presse collaborationniste, puis, le Ministre du Travail fit adopter une ordonnance annulant les actes de l'ex-gouvernement de Vichy instituant le 1^{er} Mai, jour férié.

b) Activités du général de Gaulle:

Les troupes du général de Larminat ayant complètement libéré la poche de la Gironde et dégagé Bordeaux, le Chef du Gouvernement alla les visiter et remit de

nombreuses décorations aux combattants. De retour à Paris le Général de Gaulle reçut les membres de la Chambre et du Sénat des Etats-Unis chargés d'enquêter au sujet des atrocités commises par les nazis sur les déportés et prisonniers politiques notamment au camp de Buchenwald. A ce sujet il n'est pas sans intérêt de faire remarquer les longs articles que consacre la presse parisienne aux scènes d'horreur et de souffrances qui eurent lieu dans les camps des déportés.

Parmi les déportés récemment libérés par les alliés on cite notamment: Julien Caïn, administrateur de la Bibliothèque nationale, et le général Challe. Les déportés qui se trouvent dans un état physiologique déplorable firent sur la vie d'enfer qu'ils vécurent à Buchenwald des révélations terrifiantes. Le général de Gaulle tint à les recevoir personnellement pour leur exprimer la vénération et le respect de la Patrie.

Ajoutons que grâce au concours de l'aviation, environ 5.000 prisonniers et déportés arrivent quotidiennement en France.

c) Mesures d'épuration:

La haute Cour de Justice eut à juger au cours de cette quinzaine l'ex-général Dentz qui a comparu le 18 avril et fut condamné à mort le 20 du même mois pour avoir commis le crime de trahison, livré des armes à l'Irak en rébellion contre l'Angleterre, fourni des bases aériennes à l'Allemagne, opposé aux troupes britanniques une résistance acharnée qui coûta la vie à 1.500 soldats français et au moins autant aux soldats anglais. Dentz fut également condamné à la dégradation militaire, à la confiscation de ses biens et fut déchu de l'ordre de la Légion d'honneur.

Philippe Pétain entré en France par la Suisse est actuellement incarcéré au Fort Montrouge en attendant d'être jugé. Le procès par contumace devait avoir lieu le 17 mai, mais la présence de l'inculpé va retarder son procès et il est fort probable qu'il ne comparera pas devant la Haute Cour de Justice avant deux ou trois mois. Maitre Marcel Williard annonça qu'il était établi que la trahison de Pétain fut préparée longtemps avant la débâcle de 1940 et que le maréchal était en liaison à cette époque avec Hitler et Goering.

Le président Bouchardon fit subir à l'homme de Vichy l'interrogatoire d'identité et lui donna notification de l'inculpation d'atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat et d'intelligence avec l'ennemi. Le bureau de la fédération nationale des Travailleurs de l'Agriculture ainsi que toute la presse française et alliée déclarent Pétain responsable de la défaite de juin 1940. Madame la maréchale qui suivit son mari dans la voie de la collaboration fut également incarcérée pour intelligence avec l'ennemi. Le général Bridoux et l'amiral Blehaut rentrés France par la Suisse ont été immédiatement incarcérés à Fresne. Par ailleurs, la presse espagnole rapporte que les principaux collaborateurs: Laval, Déat et Abel Bonnard viennent d'arriver en Espagne où ils furent internés en attendant qu'il soit statué sur leur sort.

d) Mesures économiques:

Monsieur René Pléven ministre des finances et de l'Economie nationale, prononça le 21 avril une allocution radiodiffusée. Parlant des salaires et des prix, il déclara que les préoccupations des Français les plus mé-

ritants sont aussi celles du gouvernement qui veille à ce que le relèvement des salaires n'entraîne pas une hausse générale des prix, il a indiqué toutefois qu'un réajustement des prix des denrées agricoles s'imposera dans un bref avenir. Passant en revue les différents problèmes qui appellent son attention: charbon, corps gras, viande et transport; M. Pléven renouvela son intention d'organiser des conférences entre producteurs, consommateurs et fonctionnaires car, dit il, après 5 ans de silence et de mensonge la France a terriblement besoin d'être informée. A la conférence de San-Francisco, à laquelle participe actuellement le ministre, il interviendra auprès des alliés pour demander le tonnage nécessaire permettant de faire charger d'urgence d'Amérique du sud la viande frigorifiée, le maïs et le blé nécessaires pour notre économie nationale. On annonce que les premiers remorqueurs Canadiens mis à la disposition de la France pour assurer son ravitaillement sont arrivés à Paris.

d) Campagne électorale :

Les résultats des élections municipales surprisent quelque peu, les milieux gouvernementaux. Les deux faits qui ressortent de cette consultation populaire sont: les gains importants réalisés par les communistes et l'écrasement des anciens partis modérés. On assiste donc à un vaste mouvement vers la gauche. Les socialistes, perdirent quelques voix. La résistance en tant que force politique obtint partout l'assentiment populaire et le divorce entre elle et le pays que certains croyaient entrevoir est loin de s'être réalisé. Les élections au contraire montrèrent que le pays tout entier était derrière ceux qui tinrent tête à l'ennemi. Parmi les nombreux élus on cite: MM. René Mayer, de Menthon, Edouard Herriot récemment libéré, Pierre Cot et Félix Gouin. Il est probable que les élections qui viennent de se dérouler en France amèneront un remaniement du gouvernement, le Général de Gaulle étant désireux de former un gouvernement conforme à la réalité politique du pays. Il est probable que le Chef du Gouvernement procède dès que possible à des consultations avec les chefs des partis victorieux.

e) En Europe :

L'Italie: Mussolini, arrêté avec de nombreux fascistes par les partisans qui combattaient aux côtés des alliés a été exécuté à Milan, l'ancien dictateur a été exposé sur la même place publique qui vit l'exécution des quinze patriotes Italiens ordonnée par le Duce en Novembre dernier. La foule Milanaise manifesta bruyamment sa joie en apprenant la mort du tyran.

L'Allemagne: L'administration Hitlérienne dans les territoires allemands occupés par l'armée Rouge a disparu et seule subsiste dans certaines portions de ces territoires une autorité de facto autorisée par l'occupant. La nouvelle la plus sensationnelle qui nous soit parvenue du Reich est la nouvelle de la mort d'Hitler, au sujet de sa mort les bruits divers circulent dans les capitales des Nations alliées. Quoi qu'il en soit, l'amiral Dönitz vient de lui succéder à la tête de ce qui reste du Reich Allemand. Ce dernier aurait demandé au peuple Nazi de continuer une lutte sans espoir, il semble cependant que les pourparlers de reddition sans conditions continuent.



Propriété
Publique

ARCHIVES

La Yougoslavie: Le Maréchal Tito a signé avant de quitter Moscou un traité d'assistance mutuelle Soviétovo-Yougoslave qui resserre les liens entre ces deux pays. Le Maréchal Tito réclame le rattachement à la Yougoslavie de Trieste, de l'Istrie et de Fiume, et précise que la nouvelle Yougoslavie formera une fédération composée de 6 états ayant leurs parlements respectifs.

En Amérique. San-Francisco: La conférence de San-Francisco a commencé ses travaux le 26 avril. Les premières séances plénier furent consacrées à l'admission de l'Ukraine, de la Russie Blanche et de l'Argentine, par contre la demande d'admission concernant la Pologne présentée par Monsieur Molotov a été rejetée par 31 voix contre 4 et 6 abstentions. La délégation française comprend 75 membres. Un communiqué publié par la conférence reconnaît la langue française comme langue officielle. Il est important de souligner que la conférence de San-Francisco ne pourra se transformer en conférence de paix et il est possible qu'avec la cadence rapide des événements d'Europe, la présence dès ministres des Affaires Etrangères des pays Européens soit écourtée si la tâche immédiate et concrète posée par l'effondrement de l'Allemagne doit recevoir priorité sur le travail de longue haleine que constitue l'organisation future du monde.

Chronique militaire:

a) Front d'Europe:

Les nazis hier maîtres de toute l'Europe sont aujourd'hui en train de demander une capitulation sans conditions devant l'envahissement par les troupes des Nations Unies de leur propre sol. Après avoir libéré successivement tous les territoires conquis par l'ennemi à l'exception de l'Autriche et de la Bohème où des combats font encore rage, les troupes alliées rentrant en Allemagne de tous les côtés ont opéré leur jonction à Torgau sur l'Elbe, ils anéantissent maintenant les fanatiques qui défendent ce qui reste de l'Allemagne hitlérienne c'est-à-dire une petite poche limitée par Emden, Wilhemshaven, Tangermunde, Spandau, Wessemberg et Waren.

Les Français ont pris une large part aux importantes victoires des alliés. Ils ont notamment occupés de haute lutte les grandes villes allemandes de Stuttgart, de Sigmaringen, de Ulm, de Fribourg et de Constance.

Pendant que sur le front de l'Atlantique les troupes françaises sous les ordres du général de Larminat nettoyaient la poche de la Gironde; sur le front des Alpes, nos poilus libéraient la dernière parcelle du sol français tenu par l'ennemi aux abords du Mont Saint-Bernard et entraient en Italie.

En Italie: Toute résistance a entièrement cessé en Italie le 2 Mai à 14 heures. La reddition fut signée au Palais de Caserte par des plénipotentiaires allemands au nom du général Vietinghoff, commandant en chef des troupes allemandes en Italie, et de Karl Wolff chef suprême des S. S. et de la police. A la suite de cette reddition plus d'un million d'allemands ont mis bas les armes.

Au Danemark et en Norvège, les unités nazies cantonnées dans ces deux pays sont prêtes à capituler.

b) En Indochine:

La résistance française continue à immobiliser d'importantes forces japonaises estimées à 80.000 hommes

pourvues d'un matériel lourd et d'aviation. Une unité britannique spécialisée dans les opérations clandestines et l'aviation américaine apportent leur concours aux patriotes.

c) Dans le Pacifique:

Pendant que l'ennemi se bat furieusement autour de la capitale de l'île d'Okinawa, des forces américaines continuent à nettoyer Mindanao et Luzon où elles ont occupé la ville de Baggio, d'autres forces américaines ont occupé l'île de Cebu alors que les britanniques achevaient l'occupation de Rangoon capitale de la Birmanie.

Dernière Heure

Au moment de mettre sous presse nous venons d'apprendre par un communiqué publié par le Grand Quartier Général du Général HEISENHOWER que les troupes allemandes stationnées au Danemark, en Hollande, dans le Nord et dans l'Ouest de l'Allemagne viennent de mettre bas les armes.

L'armée allemande stationnée dans les Territoires désignés ci-dessus capitule sans condition.

Nous arrivons à la dernière étape de la longue route qui nous a mené vers la Victoire.

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

- 19 avril. — Briand, Marie-Danielle-Madeleine.
22 avril. — Hutton, Murièle-Michèle-Andrée.
22 avril. — Dodeman, Alain-Rémi-Auguste.
30 avril. — Letournel, René-Saint-Martin.

DÉCÈS :

- 19 avril. — Bannier, Louis-Marie.
24 avr.l. — Gortisbeheria, Jeanne, veuve Lahiton Etienne.
24 avril. — Detcheverry, Carline, veuve Petipas, Charles.

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis
Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THEAULT QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE
POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE
SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES